

# Chapitre I

C'est à cela que vous avez été appelés, parce que Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces.

(1 Pierre 2.21)

C'ÉTAIT un vendredi matin, et le Révérend Henry Maxwell terminait son sermon pour le dimanche matin. Il avait été interrompu à plusieurs reprises, la matinée s'avanceit, et comme sa péroraison ne le satisfaisait pas, il s'énervait visiblement.

Comme il regagnait son cabinet de travail, après une nouvelle interruption, il dit à sa femme :

— Marie, je vous prie, si quelqu'un me demande encore, dites que je suis très occupé, et ne me faites descendre que s'il s'agit d'une affaire importante.

— Oui, Henry. Mais il faut que j'aille à la Crèche, c'est mon tour d'inspection et vous serez seul à la maison.

◇

Le pasteur rentra dans sa chambre et ferma la porte derrière lui. Un instant plus tard, il entendit sortir sa femme.

Il s'assit devant son pupitre avec un soupir de soulagement et se mit à écrire. Il avait pris son texte dans la première épître de saint Pierre, au verset 21 du second chapitre : « C'est à cela que vous avez été appelés, parce que Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces. »

Il avait développé, dans la première partie de son sermon, l'idée du sacrifice personnel de Christ et montré qu'il a souffert dans sa vie, aussi bien que dans sa mort. Il avait ensuite considéré l'œuvre de Christ au point de vue de l'exemple qu'il est venu donner au monde. Enfin il en était arrivé à la troisième et dernière partie, dans laquelle il avait appuyé sur la nécessité d'imiter le sacrifice et l'exemple de Jésus.

Il venait d'écrire : « III. Ses traces : que sont-elles ? » et il s'apprêtait à les énumérer dans leur ordre logique quand la sonnette tinta violemment.

Henry Maxwell resta assis et fronça les sourcils, sans faire un mouvement pour répondre à l'appel de la sonnette. Au bout d'un instant elle retentit de nouveau. Alors il se leva et s'approcha d'une de ses fenêtres d'où l'on pouvait voir la porte d'entrée.

Un homme était debout sur le perron, un homme encore jeune et très mal habillé.

« Il a l'air d'un rôdeur, se dit le ministre. Je suppose qu'il faut que je descende et... »

Il n'acheva pas sa phrase, mais descendit et ouvrit la porte.

Les deux hommes se regardèrent en silence pendant un instant. Ce fut l'étranger qui parla le premier :

— Je suis sans ouvrage, Monsieur, peut-être pourriez-vous m'aider à en trouver.

— L'ouvrage est rare en ce moment, je ne saurais trop comment vous en procurer, répondit le pasteur qui commençait à refermer lentement la porte.

— Je pensais que vous pourriez peut-être me donner une recommandation pour la direction du Métropolitain ou pour l'inspecteur des ateliers, continua le jeune homme en tournant entre ses doigts son chapeau déformé.

— Cela ne servirait de rien. Vous m'excuserez, mais je suis très occupé ce matin. Je regrette de ne pouvoir vous être d'aucune utilité et j'espère que vous trouverez quelque chose.

Le Rév. Henry Maxwell ferma la porte et entendit l'homme descendre le perron. En regagnant sa chambre il passa devant la fenêtre du vestibule et le vit s'éloigner lentement le long de la rue, son vieux feutre toujours entre ses doigts. Il avait un tel air de pauvreté, de désespérance et d'abandon que le pasteur hésita pendant une minute avant de retourner à son pupitre, puis il reprit sa place, et, avec un soupir, se remit à écrire.

Il ne fut plus interrompu, aussi quand sa femme rentra, deux heures plus tard, le sermon était terminé ; les feuillets en étaient rassemblés et placés sur sa Bible ; tout était en ordre pour le service du dimanche matin.

— Il nous est arrivé une chose étrange à la Crèche, Henry, lui

◇

dit sa femme pendant le dîner. Vous savez que j’y suis allée avec M<sup>me</sup> Brown. Pendant que nous faisons jouer les enfants, la porte s’ouvre et nous voyons entrer un jeune homme qui tenait à la main un chapeau crasseux. Il s’est assis près de la porte sans dire un mot, puis il est resté là les yeux fixés sur les enfants. C’était évidemment un rôdeur. Nous avons été, au premier moment, un peu effrayées, la directrice et nous, mais il est resté fort tranquille et au bout d’un moment il s’en est allé.

— Peut-être qu’il était fatigué et désirait se reposer un moment. Je pense que c’est le même vagabond qui a sonné ici ce matin. Vous dites qu’il était mal habillé.

— Oui, très pauvrement. Il pouvait avoir trente ans, trente-cinq tout au plus.

— C’est bien cela, murmura le Rév. Maxwell d’un air pensif.

— Avez-vous terminé votre sermon, Henry ? lui demanda sa femme après une pause.

— Oui, j’ai fini. J’ai eu une semaine terriblement remplie. Ces deux sermons par dimanche me donnent beaucoup de travail.

— J’espère qu’ils seront appréciés demain par une nombreuse assemblée, reprit sa femme, en souriant. Sur quoi prêchez-vous le matin ?

— Sur le devoir de suivre Christ. J’ai envisagé son œuvre au point de vue du sacrifice et de l’exemple, et j’ai montré ce que nous devons faire pour suivre ses traces.

— Je suis sûre que ce sera un beau sermon. Pourvu qu’il ne



pleuve pas dimanche, nous avons eu tant de pluie ces derniers temps.

— Oui, l'assistance a été fort petite plusieurs dimanches de suite. Les gens ne vont pas à l'église quand il y a des tempêtes. Le Rév. Maxwell soupirait en disant cela. Il pensait à toute la peine qu'il avait prise pour préparer des sermons destinés à des auditoires nombreux, qui, le dimanche matin venu, se trouvaient fort réduits.

Mais ce dimanche-là, le soleil se leva radieux sur la ville de Raymond, annonçant une de ces journées exquis, qui succèdent parfois à une longue période de vent, de pluie et d'humidité. L'air était clair et léger, le ciel sans nuage, aussi tous les paroissiens d'Henry Maxwell se préparaient-ils à aller à l'église. Quand le service commença, à 11 heures, la vaste nef se trouvait pleine de tout ce que Raymond contenait de mieux en fait de gens bien mis et d'aspect confortable.

La Première Eglise de Raymond se piquait de posséder la meilleure musique que l'argent pût procurer ; ce matin, comme toujours, son chœur mixte causa une vive jouissance à la congrégation. Il exécuta un chœur qui était une adaptation toute moderne de ce vieux cantique :

La croix que Dieu me donne,  
A porter ici-bas...

Immédiatement avant le sermon, une magnifique voix de, soprano chanta un hymne bien connu :

Jésus aujourd'hui m'appelle,



J'entends sa voix dans mon cœur.

Rachel Winslow était remarquablement belle, mais sa voix l'était plus encore que son visage, aussi un murmure d'admiration avait-il parcouru tous les rangs de l'auditoire, au moment où elle se levait pour s'avancer jusqu'au bord de la galerie de l'orgue. Le Rév. Maxwell l'écoutait confortablement assis au fond de sa chaire ; ce solo, placé à sa demande immédiatement avant le sermon, l'inspirait et contribuait, dans sa pensée, à établir d'emblée un courant sympathique entre son auditoire et lui.

Chacun se disait que, même dans la Première Eglise, on n'avait jamais entendu chanter ainsi et certainement, n'eût été la solennité du lieu et du moment, ce solo aurait été vigoureusement applaudi. Le Rév. Maxwell crut même discerner un certain bruissement de pieds et de mains qui le déconcerta légèrement ; mais quand il se leva pour ouvrir sa Bible, le silence s'était rétabli, si tant est qu'il eût été réellement troublé.

Personne n'avait jamais accusé Henry Maxwell d'être un prédicateur ennuyeux ; au contraire on lui reprochait parfois de cultiver, dans ses sermons, le genre sensationnel. Du reste, les membres de la Première Eglise n'en étaient pas fâchés, car cela donnait à leur prédicateur et à leur paroisse une originalité qui n'était point pour leur déplaire.

Au demeurant, le pasteur de la Première Eglise aimait à prêcher et faisait fort rarement des échanges. Il tenait à occuper sa chaire dimanche après dimanche. C'était pour lui une demi-heure enivrante que celle qu'il passait en face d'une église pleine, certain d'être



écouté par un public de choix. Jamais il ne prêchait bien quand il avait devant lui un petit auditoire. Le temps aussi avait sur lui une influence positive. Pour donner toute sa mesure, il lui fallait une assemblée et une matinée comme celles de ce jour, aussi une bouffée de satisfaction lui montait au cerveau, tandis qu'il avançait dans son discours. Son Eglise était la première de la ville. Elle possédait le chœur le mieux exercé. Sa congrégation se composait de tout ce qui, à Raymond, représentait la fortune, la société, l'intelligence et le fait que les membres de son troupeau se recrutaient ainsi parmi la classe dirigeante lui donnait, à lui-même, une position et une influence exceptionnelles...

Le Rév. Maxwell pensait-il à toutes ces choses, tandis qu'il prononçait son sermon ? Il n'aurait pu l'affirmer, cependant il est certain qu'arrivé à la dernière phrase il se rendit compte que, ne fût-ce l'espace d'une seconde, il avait eu le sentiment très net de tous ces avantages, et que sa profonde satisfaction personnelle n'avait pas été étrangère au feu de son débit.

Son sermon était intéressant. Les phrases à effet, les pensées à l'emporte-pièce y abondaient ; imprimé, il se serait imposé à l'attention. Prononcé avec une éloquence entraînante, n'allant jamais jusqu'à la déclamation théâtrale, il avait produit une grande impression. Si le Rév. Maxwell se sentait satisfait de sa position, la congrégation de la Première Eglise l'était également de son conducteur et se félicitait de voir la chaire occupée par cet homme à la tournure distinguée, au visage intellectuel et fin, par ce prédicateur qui savait être animé sans être bruyant et chez lequel il n'y avait jamais ni vulgarité ni affectation.



Tout à coup, au milieu de cet accord parfait entre le prédicateur et son auditoire, il se produisit un faux ton absolument insolite et qui causa à toute l'assemblée un choc difficile à décrire. C'était si inattendu, si contraire à toutes les pensées des personnes présentes, que nul ne songea à, s'y opposer d'une façon ou de l'autre.

Le Rév. Maxwell venait de refermer la grosse Bible sur les pages de son manuscrit. Le chœur se préparait à chanter un dernier cantique, quand la congrégation entière tressaillit en entendant la voix d'un homme retentir au fond de l'église, dans un des bancs placés sous la galerie. L'instant d'après, l'homme qui avait parlé sortit de l'ombre et s'avança vers le milieu de la nef.

Avant que l'assistance étonnée eût compris ce qui se passait, l'homme avait atteint l'espace libre, en face de la chaire et s'était arrêté, le visage tourné vers l'assemblée.

« Je me suis demandé, depuis que je suis entré ici, commença-t-il, en répétant les paroles qu'il avait prononcées sous la galerie, si ce serait une chose à faire que de dire un mot à la fin du service. Je ne suis pas ivre, je ne suis pas fou, je suis parfaitement inoffensif ; mais si je meurs, comme il est probable que ce sera le cas dans quelques jours, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir dit ce que j'ai sur le cœur, dans un lieu comme celui-ci et juste devant cette sorte de monde ».

Henry Maxwell n'avait pas repris sa place, il se tenait debout, appuyé sur le bord de la chaire et regardait l'étranger. C'était l'homme qui s'était présenté chez lui le vendredi matin ; il portait toujours ses habits poussiéreux et râpés, et serrait toujours entre ses





mains, d'un geste qui semblait lui être familier, son feutre déformé. Jamais, assurément, la Première Eglise n'avait vu sur ses bancs pareil auditeur. Les membres de cette Eglise connaissaient cette face de l'humanité pour l'avoir rencontrée dans les rues, autour des ateliers du chemin de fer, ou rôdant le long des boulevards ; mais jamais ils n'avaient rêvé un incident semblable à celui auquel ils assistaient.

Il n'y avait rien d'offensif dans la voix ou les manières de cet homme. Il n'était pas excité et parlait d'une voix basse quoique distincte. Malgré l'étonnement dont il était saisi, Henry Maxwell se rappelait, en l'entendant, une personne qu'il avait vue parler et marcher en dormant.

Personne dans l'église ne fit un mouvement pour arrêter l'étranger, aucun bruit ne l'interrompit. Lui, d'ailleurs, continuait son discours comme si la pensée d'une interruption possible ne l'abordait même pas, et comme s'il ne se doutait en aucune façon de l'élément hétéroclite qu'il introduisait dans le service de cette Première Eglise, si connue pour son décorum. Tandis qu'il parlait, le visage d'Henry Maxwell devenait de plus en plus sombre et triste, et du haut de la galerie de l'orgue, Rachel Winslow regardait aussi, pâle d'émotion et d'intérêt, l'homme aux vêtements sordides et au chapeau crasseux.

« Je ne suis pas un rôdeur de profession, je tiens à le dire, bien que je ne sache pas que Jésus ait jamais enseigné qu'il y ait des misérables moins dignes que d'autres d'être sauvés. Connaissez-vous peut-être une de ses paroles qui dise le contraire ? »

◇

Il posait cette question aussi simplement que s'il n'était trouvé dans une petite réunion d'étude biblique, puis il s'arrêta pour tousser péniblement. Au bout d'un moment, il reprit la parole.

« J'ai perdu ma place il y a de cela dix mois. Je suis typographe de mon métier. Les nouvelles machines à composer sont de beaux spécimens d'invention, mais je connais six hommes qu'elles ont tués depuis une année. Je ne blâme pas les journaux de ce qu'ils se procurent ces machines, mais en attendant, que peuvent faire les ouvriers ? Je n'ai jamais appris d'autre métier, c'est tout ce que je sais faire. J'ai couru tout le pays cherchant de l'ouvrage. Ils sont beaucoup dans le même cas que moi. Je ne me plains pas, n'est-ce pas ? J'expose seulement un fait. Seulement je me demandais, quand j'étais assis sous cette galerie, si ce que vous appelez suivre Jésus est bien la même chose qu'il entendait lui-même. Qu'entendait-il quand il disait : « Suivez-moi ? » Le pasteur disait... — ici l'homme se tourna pour regarder la chaire — il disait qu'il était nécessaire pour les disciples de Jésus de suivre ses traces, et il ajoutait que ses traces sont l'Obéissance, la Foi, l'Amour et l'Imitation. Mais je n'ai pas entendu qu'il ait expliqué ce que cela signifie, surtout en ce qui concerne le dernier de ces pas. Qu'est-ce que les chrétiens entendent sous cette expression : suivre les traces de Jésus ? J'ai erré dans votre ville pendant trois jours, cherchant de l'embauche et je n'ai pas entendu un mot de sympathie ou de consolation, excepté de la part de votre ministre qui m'a dit qu'il était fâché pour moi, et qu'il espérait que je trouverais de l'ouvrage. Je ne blâme personne, n'est-ce pas ? Je constate seulement. Je comprends parfaitement que vous ne pouvez pas vous mettre tous en quête d'une occupation

◇

pour un homme comme moi. Je ne vous demande pas de le faire, mais ce qui m'intrigue c'est de savoir ce que veut dire cette expression : suivre Jésus ? Voulez-vous dire que vous souffrez, que vous renoncez à vous-même, et que vous cherchez à sauver l'humanité perdue, ainsi que Jésus l'a fait, à ce que je crois comprendre ? Je suis placé de façon à voir l'envers des choses et je puis affirmer qu'il y a dans cette ville plus de cinq cents individus dans la même situation que moi. Beaucoup d'entre eux ont des familles à soutenir. Ma femme est morte il y a quatre mois. Je suis heureux de la sentir à l'abri de la misère. Ma petite fille est chez un typographe de mes amis, jusqu'à ce que j'aie retrouvé une place. Et je ne puis m'empêcher d'être troublé quand j'entends un si grand nombre de chrétiens, vivant dans le luxe, chanter :

La croix que Dieu me donne,  
A porter ici-bas...

et que je me souviens que ma femme est morte dans un bouge, à New-York, manquant d'air et suppliant Dieu de reprendre l'enfant en même temps qu'elle. Je ne prétends pas que vous puissiez empêcher les gens de mourir de misère, mais qu'est-ce que cela veut dire : suivre Jésus ? Vous ne pouvez pas faire circuler l'air dans les chambres où nous étouffons, mais on me dit que beaucoup des autres que nous sommes obligés de louer appartiennent à des chrétiens. Le propriétaire de celui où ma femme est morte est membre d'une Eglise, et je me suis demandé s'il est bien vrai qu'il suit Jésus. La nuit passée, j'ai entendu des gens chanter dans une réunion de prière :

◇

De ma vie, heure par heure,  
 Que ta main règle le cours ?  
 Car désormais je demeure  
 A tes ordres pour toujours,

et je me demandais, assis sur les marches du perron de l'église, ce qu'ils pouvaient bien vouloir dire par là. Il me semble qu'il y a dans le monde un énorme lot de misères qui n'existeraient pas, si tous les gens qui chantent des paroles pareilles allaient et les mettaient en pratique. Je suppose que je n'y entends rien. Mais que ferait Jésus ? Et prétendez-vous, vraiment, suivre ses traces ? Il me semble parfois que le peuple qui remplit les belles églises des villes a de beaux habits, de belles maisons, de l'argent à dépenser pour s'accorder toutes sortes d'objet de luxe, des voyages, des vacances, tandis que le peuple, qui se tient en dehors, court les rues pour trouver de l'ouvrage, s'élève dans la misère et l'ivrognerie et meurt dans des taudis... »

A ce moment l'homme s'inclina du côté de la table de communion et tendit la main pour s'y cramponner. Son chapeau roula à ses pieds. Un frémissement se fit sentir dans toute l'assemblée. Le D<sup>r</sup> West se leva et s'élança vers l'étranger qui passa son autre main, à plusieurs reprises, sur ses yeux puis, sans un cri, s'affaissa et tomba tout de son long sur les dalles.